

ENTRETIEN...

...avec Jean-François Parent.

« Je pense qu'il y a une différence entre le langage mathématique et le langage pictural ou le langage architectural. Dans les deux derniers, il y a une *chair* dont les mathématiques n'ont pas besoin : le traitement de la perspective avec les mathématiques et par un peintre ne se recouvre pas. Explorer la perspective pour un peintre ne peut être son seul sujet car cela nécessite la participation d'autres éléments, d'autres matières pour y parvenir. Elle n'est pas « travaillable » comme j'imagine que travaille le mathématicien, pour qui la perspective est un objet abstrait au sens qu'il existe indépendamment de ce à propos de quoi notre œil la voit.

Je ne sais pas trop ce qu'est le *langage* architectural, alors j'essaie de partir de la *matière* architecturale car le langage est ce qui permet de la manipuler. C'est le processus et non le produit qui permet de rencontrer le langage. Le technicien qui transforme l'espace occupé – l'espace à vivre – est dans une réflexion politique car il n'a pas de moyens de l'entreprendre hors d'une définition des propriétés de la frontière entre espace intime et espace collectif. Mais cette transformation collective de l'espace habité transforme en retour les outils qui permettent d'agir sur lui, c'est le langage architectural. Les enjeux de cet espace habité, des affrontements au sein de cet espace, participent en premier

lieu de la lutte des classes et des rapports de force idéologiques. Ces enjeux en permettent une lecture privilégiée pour comprendre comment et avec quoi ils s'écrivent. Brasília en est une excellente illustration. L'image qui en est donnée est totalement aliénée par la représentation à l'occidentale des « monuments » qui manifestent le Pouvoir (dont l'hausmannisation de Paris est un bel exemple). Ce qu'a voulu, au contraire, être Brasília est à lire entre les monuments, là où l'homme debout observe sur 360° le monde où il est, y compris les différents *repères* du pouvoir qu'il se donne, dont il a besoin et qu'il contrôle. Le rapport physique à ces pouvoirs n'est pas un rapport subordonné comme lorsqu'on gravit les degrés successifs qui conduisent à l'autel de la cathédrale de Chartres. À Brasília, l'homme se veut « dessus » et l'espace habité n'est pas ce qui vient combler tant bien que mal (et en tranches concentriques hiérarchisées) le vide entre les *repaires* d'un pouvoir.

Si l'architecte travaille sur le rapport entre l'espace habité individuellement (l'intime) et l'espace habité collectivement (le social), il « utilise » la continuité de l'espace, sa flexibilité, son interdépendance choisie, l'interaction voulue de tous les espaces de la vie, le rapport entre l'homme et son habité... Si j'avais à réfléchir sur un lycée agricole aujourd'hui, je chercherais d'abord à en faire un paysage.

Comment tous ceux qui seront là à travailler vont en permanence transformer cet espace ? L'agriculteur (*a fortiori* l'apprenti agriculteur) est paysagiste. Dans un lycée agricole à construire et où vivre en tant qu'acteur social, l'environnement est vraiment la matière première : *si j'ai à écrire là, il me faut lire tout autour*. Le paysagiste professionnel est payé pour imprimer une certaine idée de paysage, y compris chez le paysan à qui on demande aujourd'hui d'être décorateur de l'environnement ; de même pour l'urbaniste et une certaine idée de l'endroit où les hommes se retrouvent pour vivre (ou pas) ensemble ; de même pour l'architecte et une certaine idée d'être logé... Dans l'habité se trouve un des plus puissants outils d'aliénation. » ●